

INTRODUCTION

On pourrait sans préjudice rapprocher les *Recherches sur la France* d'Estienne Pasquier des *Essais* auxquels se consacre un de ses bons amis. Curieux de tout, ayant beaucoup lu, avide de faits et d'hypothèses, mais ne s'en laissant pas compter, le grand juriste met sa culture, sa réflexion et son esprit critique au service d'une enquête qu'il mène, parallèlement à ses lourdes charges, à partir de 1560 et pendant plus d'un demi-siècle. Elle n'a pas pour objet, il est vrai, le portrait d'une âme, mais celui d'une personne morale : la France. Ses *Recherches* désirent en faire apparaître la grandeur et la singularité, fondées sur ce que cet avocat éclairé pratique et sur ce qu'il affectionne : le droit, la littérature et la langue.

Pasquier a conscience qu'après Villers-Cotterêts et avec la Pléiade, cet idiome peut enfin se mesurer au latin, et le disputer aux langues européennes, en premier lieu à la rivale transalpine. Les modalités et les causes d'une telle promotion, qu'il estime récente, figurent au nombre de ses préoccupations. Comme pour tous les penseurs de son temps, la question des origines est certes au cœur de sa réflexion ; mais Pasquier ne s'embarrasse guère de grandes hypothèses sur les sources lointaines (gauloise, grecque, etc.) de notre idiome : il tient sagement, mais confusément, pour une forte influence latine puis germanique sur le substrat gaulois. Lecteur professionnel de chartes et de traités, amateur, comme son autre ami Claude Fauchet, des vieux romans et de chroniques, connaisseur (ils sont rares en son temps) de l'ancienne langue, c'est sur le sol

national qu'il fait porter son enquête, et son étonnement. Car en peu de siècles un prodige semble s'être accompli. Comment concevoir en effet que la langue d'un Ronsard fut précédée de cet idiome émouvant sans doute, délié et naturel à tout le moins, mais certainement grossier, rustique et sans règles ? L'érudit demeure perplexe : la confusion des innovations advenues depuis (« mais de les vous représenter, il est mal aisé ») se complique de l'« obscurité » dont fait preuve l'état de langue de départ. La langue médiévale frappe en effet par une inconsistance qui, pour Pasquier, tient à deux causes principales. Elle n'est pas encore unifiée par un parler curial : chacun « écrit dans le ramage de son pays » :

Parce qu'anciennement nous n'eusmes point une langue particulièrement courtizane, à laquelle les bons esprits voulussent attacher leurs plumes. (...) De là vint que ceux qui avoient quelque assurance de leurs esprits, escrivoient au vulgaire de la Cour de leurs Maistres, qui en Picard, qui en Champenois, qui en Provençal, qui en Tholozan, tout ainsi que ceux qui estoient à la suite de nos Rois, escrivoient au langage de leur Cour¹.

Les documents, ensuite sont rien moins que fiables. La plus grande instabilité y règne, due à l'insouciance irrespectueuse des scribes :

Et ce qui nous oste encore d'avantage la cognoissance de cette ancienneté, c'est que s'il y eust un bon livre composé par nos ancestres, lors qu'il fut question de le transcrire, les copistes les copioient non selon la naïfve langue de l'Authour, ains selon la leur. Je vous le représenteray par exemple : entre les meilleurs livres de nos devanciers, je fais estat principalement du Roman de la Roze. Prenez en une douzaine escrits à la main, vous y trouverez autant de diversités de vieux mots, comme ils sont puisez de diverses fontaines. J'adjousteray que comme nostre langue prenoit divers plis, aussi chacun copiant changeoit l'ancien langage à celuy de son temps (pp. 1516-1517).

1. Etienne Pasquier, *Les Recherches de la France*, éd. par Marie-Madeleine Fragonard, François Roudaut et alii. Paris : Champion, 1996, tome III, p. 1516. Nos autres citations proviennent des pp. 1516 à 1518.

Une telle perception laisse insatisfait. Elle ajoute aux origines obscures de la langue la confusion de ses enfances médiévales ; à la latinité gâtée par le mélange des influences a succédé la profusion fâcheuse des idiomes et des formes. Chaos et excès : notre langue mérite, à l'évidence, d'autres « antiquités ».

C'est ce à quoi l'érudition va s'employer, selon un programme qui paraît avoir été tracé par l'auteur des *Recherches*. Purifier la source, ou bien en désigner une autre que latine ; à défaut, réhabiliter la langue médiévale, en reconstruire l'unité et la cohérence, critiquer les textes, montrer enfin l'hégémonie précoce d'un prestige central. L'histoire de la langue devient linéaire et cohérente, estimable et gratifiante. Elle prouve que le français, dès longtemps, a révoqué sa bâtardise ; elle témoigne d'une grandeur primitive et comme constitutive ; elle rasure une identité linguistique nationale en l'enracinant. La science va nous offrir le tableau flatteur d'une perfection trans-historique, les preuves et la doctrine de cette perfection. Une belle légende, en vérité, propre à congédier les doutes, en fortifiant la superbe d'un idiome à vocation universelle ; mais c'est une légende.